

Piotr Witt

Les débuts fastueux de Chopin à Paris

« Chopin est un talent d'une toute autre nature que Liszt. Pour pouvoir l'apprécier complètement, je crois qu'il faut l'entendre de près, au salon plutôt qu'au théâtre (...) on est tenté de s'approcher de l'instrument et de prêter l'oreille (...) », Hector Berlioz, « Le Rénovateur » II / p. 345, le 15 décembre 1833.

Chopin est venu à Paris à l'âge de vingt et un ans, en principe pour y poursuivre ses études musicales, mais en fait avec l'intention non avouée d'y chercher une carrière de musicien. Dans la capitale européenne de la musique, la concurrence était alors féroce et les pianistes étaient à Paris « comme des chiens », selon l'expression crue d'Antoine Orłowski, pianiste et ami de Chopin. En effet, Balzac dans son *Cousin Pons* énumère au moins une vingtaine de pianistes bien connus, installés à Paris, tous virtuoses et tous allemands.

Et malgré cela, quinze mois plus tard, Chopin pouvait écrire à son correspondant et ami d'enfance Dziewanowski : « Je suis devenu célèbre et riche ». Et ce n'était que vérité !

Comment cela a-t-il été possible, comment y est-il parvenu, surtout en cette période, en cette année 1832, particulièrement difficile, la moins propice pour entamer une carrière de musicien ? Épidémie de choléra et guerre civile, théâtres fermés, salles de concert désertées, le public en fuite, toutes les plaies de l'Apocalypse avaient investi la bonne et joyeuse ville de Paris. Grand écrivain polonais du XX^e siècle, Jerzy Stempowski, mort en exil à Berne, a évoqué cette année en ces termes : « L'Europe avait déjà connu de grandes périodes d'angoisse, qui faisaient prendre conscience que sa civilisation héritée des Grecs et des Romains et enrichie par les acquis des siècles suivants se trouvait en face d'une fin tragique. L'une de ces périodes fut justement l'année 1832... »

La réponse à la question fondamentale de savoir comment Chopin a réussi dans de pareilles circonstances n'a jamais été donnée. Il s'agit en

effet de la période la moins connue de la vie de Chopin, la plus obscure. Or, il y a quelques années pendant que je collectais des matériaux sur l'histoire de l'Hôtel de Monaco, au 57 rue Saint-Dominique, j'ai eu la chance de tomber, dans de vieux mémoires, sur quelques phrases susceptibles d'apporter un peu de lumière. Je venais de me mettre alors à l'écriture d'un livre retraçant la période en question, un livre prêt aujourd'hui et qui va paraître grâce à l'aide du Ministère de la culture polonais pour le bicentenaire de Chopin, en mars prochain.

Chopin a débarqué à Paris le 5 octobre de l'année 1831, alors que l'enthousiasme pour les Polonais y était au zénith, les Français se rendant compte que seule l'insurrection polonaise en novembre 1830 avait sauvé leur jeune révolution de juillet. Le tsar Nicolas I^{er}, le gendarme de l'Europe, était décidé à défendre par la force les résolutions de la Sainte Alliance, qui à l'issue du Congrès de Vienne stipulaient l'inviolabilité d'un ordre européen que l'on voulait fixer pour l'éternité. À la nouvelle de la révolution de juillet, qui a destitué les Bourbon et installé sur le trône de France les Orléans, le tsar de Russie avait pris un oukase ordonnant de concentrer des troupes et de préparer une énorme quantité d'armes et de munitions, notamment dans l'immense forteresse de Modlin aux environs de Varsovie, afin de les déverser sur la France et d'écraser sa révolution.

L'insurrection qui a éclaté à Varsovie en novembre 1830 a contrecarré ses projets. Les troupes et les munitions préparées contre la France devaient servir dorénavant à l'étouffer la révolte des Polonais.

La gratitude des Français et l'admiration pour l'héroïsme des vaillants Polonais s'exprimaient de mille façons : cet héroïsme, on le chantait dans la rue, on le publiait dans les journaux, on le représentait au théâtre, et même au cirque, on le prêchait dans les églises et dans les rangs de l'Assemblée Nationale.

Un ancien élève de terminale du lycée Charlemagne écrivait alors cette phrase dans ses mémoires : « Sous la Restauration, les Grecs étaient en vogue, après la Révolution de Juillet, on n'a parlé que des Polonais ».

Toutefois, si la situation politique d'Europe a joué un rôle dans la vie de Chopin, cela n'a pas toujours été à son avantage. Après avoir

quitté Varsovie juste avant l'insurrection, il a constamment été en voyage durant un an et le chemin du retour lui était coupé. En tant que sujet russe, à partir du moment où il avait bravé l'oukase, il était considéré par l'administration tsariste comme un banni. Les deux lycées de Varsovie où son père avait enseigné ayant été fermés à cause de l'insurrection, les revenus de Nicolas Chopin ont diminué considérablement. Pour les mêmes raisons, la pension pour étudiants que tenaient les Chopin a été désertée. Seul à Paris, Frédéric ne pouvait compter dorénavant que sur ses propres forces. Le choix d'un métier s'imposait donc de manière pressante.

Depuis longtemps déjà, ses proches, sa famille et ses professeurs n'avaient aucun doute que leur benjamin, génialement talentueux, serait musicien. Lui non plus n'en doutait pas. Mais il n'avait jamais dit quel genre de profession il exercerait. Ses proches espéraient pour lui le métier honorable de compositeur d'opéras, bien évidemment des opéras historiques, et puis, après l'insurrection de novembre, plus précisément des opéras patriotiques. En effet dès son adolescence, Chopin avait pensé écrire un opéra historique sur Władysław Łokietek, un roi polonais du XIV^e siècle, célèbre pour avoir vaincu les chevaliers Teutoniques mais dont la vie est restée obscure et peu connue. Chopin avait abandonné ces projets depuis des lustres. Seulement, pour se lancer dans le monde, il n'avait en poche qu'un seul ducat. Les compositeurs d'opéras à succès gagnaient certes des sommes énormes. Mais l'investissement nécessaire pour y arriver était conséquent. Ainsi, pour se faire connaître à Paris, le compositeur allemand Meyerbeer, avant de connaître un succès éclatant avec son *Robert le diable* avait-il entièrement dépensé l'héritage reçu de son cousin banquier, soit quelque trois cent mille francs/or .

La situation précaire de Frédéric ne permettait pas d'y penser. À Paris, sous la pression des événements et des circonstances, il ignore les injonctions de son ami, le poète Witwicki, et de Joseph Elsner, son professeur, qui lui demandaient des opéras. Il resta sourd aux appels de sa sœur répétés dans ses lettres : « Tu devrais t'immortaliser dans l'opéra, car tu as du génie ; tu ne peux te contenter de la condition secondaire de pianiste ». Or, c'est justement cela qu'il avait choisi : une carrière de pianiste, de virtuose du piano. Seul moyen de s'assurer des revenus immédiats en ces temps incertains. N'avait-il pas une dextérité technique exceptionnelle ? Ses interprétations

et ses variations ne suscitaient-elles pas l'admiration et même l'enthousiasme dans les salons de Varsovie, de Vienne, de Prague, ainsi que ses improvisations, genre si apprécié dans cette époque romantique ? Pour enthousiasmer les foules qui remplissaient les salles de concert, il ne lui manquait rien, ou presque. Parce que depuis toujours il souffrait d'un défaut, un détail mineur apparemment et insignifiant, mais qui pouvait devenir un obstacle sérieux dans les grandes salles : il avait un toucher manquant de vigueur, ce qu'il appelait lui-même pudiquement « mon jeu silencieux ». Ce défaut lui était reproché par tous les critiques musicaux, partout où il s'était produit : à Vienne, à Dresde, à Varsovie : « Si vous voulez jouer dans une grande salle, il faut qu'on vous entende ».

Il y avait en ce temps-là à Paris, un bon génie censé pouvoir guérir ce défaut de Chopin. Frédéric Guillaume Kalkbrenner, qui passait pour le meilleur pianiste de tous les temps, unanimement apprécié, à commencer par lui-même, avait inventé et fait breveter un appareil magique capable de renforcer le toucher en fortifiant les doigts et les mains.

Après la fin des guerres napoléoniennes, un ancien chef d'orchestre militaire, reconverti en organiste en Irlande, un dénommé Logier, voulut être aidé dans sa tâche par sa fille. Comme l'enfant n'avait que sept ans, il inventa un appareil capable de fortifier ses doigts et ses mains. Il appela son appareil d'un nom grec : « chiroplaste ». C'était une sorte de guide en bois : deux baguettes au-dessus du clavier avec des sortes de gants, en bois eux aussi, qui assuraient le port régulier des mains et en conséquence la force de frappe. Le succès de l'appareil fut immense et son inventeur fit fortune. Le roi de Prusse lui demanda de créer vingt écoles pour y appliquer ses idées.

Quant à Frédéric Kalkbrenner, il avait fait fortune en donnant des concerts lors de tournées européennes, en particulier en Angleterre. Bien avant Paderewski, il s'était équipé d'une voiture à cheval où étaient aménagés un salon, une salle à manger et une salle de bain. Kalkbrenner acheta le brevet, le perfectionna, le rebaptisa en français « guide-mains » et se mit à enseigner le piano selon sa méthode à raison de vingt-cinq francs or pour une heure, somme énorme à l'époque.

Kalkbrenner promet à Chopin d'éliminer ses défauts, de le rendre capable de jouer dans de grandes salles, à condition toutefois qu'il accepte de devenir son élève et d'exécuter les exercices nécessaires pendant trois ans. Il s'agissait d'un engagement de longue haleine, mais Chopin était prêt à tout pour pouvoir jouer devant le grand public et le délai de trois ans ne le découragea point. Mais sa famille, son professeur Elsner et ses proches à Varsovie n'appuyaient pas ses projets, suspectant Kalkbrenner de vouloir tout simplement écarter un concurrent dangereux. Ils connaissaient le génie de Frédéric et ne pouvaient se faire à l'idée qu'à Paris aucun impresario ne miserait un sou sur un pianiste audible seulement dans les premiers rangs, et pourtant d'un génie immense.

Alors que se déroulait un vif échange de correspondance sur ce sujet au sein de la famille Chopin, Frédéric commençait à souffrir du douloureux manque d'argent. En arrivant à Paris, il avait loué un logement, entre l'Opéra, l'Opéra Italien et le Conservatoire national de musique. Dans ce quartier cher, tout ce qu'il pouvait trouver pour sa poche était une chambre de bonne. Mais au cinquième étage du 27 boulevard Poissonnière, il était content d'être au moins au centre de la vie musicale de la capitale.

Kalkbrenner lui avait promis de lui fournir un certain nombre d'élèves, ceux qu'il n'arrivait pas à servir par lui-même, et d'organiser un concert chez les fabricants de pianos. En effet, parmi ses nombreuses activités, Guillaume Kalkbrenner était aussi propriétaire de la fabrique de pianos Pleyel, dont il était l'actionnaire majoritaire. À cette époque d'enthousiasme pour les Polonais, il croyait opportun pour ses affaires de montrer un jeune pianiste polonais, en association avec ses produits.

Le concert de la fin février n'apporta pas le succès espéré. Le public français ne vint pas, la recette décevante suffit à peine à couvrir les dépenses. La critique publiée dans la *Revue Musicale* du grand Joseph Fétis – lui aussi accessoirement actionnaire (minoritaire) des Pleyel – fut assez tiède, mais ne manqua pas de souligner toutefois que le pianiste devait se former chez M. Kalkbrenner pendant deux ou trois années encore avant de se produire en public.

De plus, les élèves promis par Kalkbrenner ne se manifestèrent pas ; par-dessus le marché, le Conservatoire national de musique où Chopin avait demandé une salle pour un concert, lui opposa un refus.

Mais le pire était à venir. Le grand fléau du choléra qui avait poursuivi Chopin dans toute l'Europe finit par le rattraper à Paris après avoir ravagé la moitié du monde.

La terrible épidémie de choléra-morbus se manifesta la nuit de la mi-carême dans la capitale joyeuse, dansante, chantante, qui fêtait le Carnaval. Le long des Grands Boulevards, où habitait Frédéric, tous les balcons étaient remplis de gens curieux de voir la foule de fêtards dansant dans la rue en costumes confectionnés à cette occasion depuis des mois. Soudainement, un arlequin s'affaissa sur les pavés. On lui ôta son masque, on vit son visage couleur d'encre. On l'emporta à l'hôtel-Dieu ; c'était le choléra ! Le lendemain, la presse révélait que d'autres cas étaient survenus dans la nuit. En deux jours, le nombre de personnes contaminées s'élevait déjà à quelques centaines, toutes répertoriées par les journaux avec leur nom, leur adresse, leur âge et leur profession. Le troisième jour de l'épidémie, le nombre de malades dépassa le millier et la presse cessa de publier des listes.

La médecine se montrait perplexe devant le fléau. On n'avait connaissance ni de l'étiologie de la maladie ni de sa nature, on ne savait même pas si elle était ou non contagieuse. Comme la Pologne avait été touchée auparavant, les médecins français furent envoyés là-bas afin de connaître les causes et la nature de l'épidémie. Ils furent d'incroyables exemples de sacrifice et d'abnégation. Pour bien étudier l'inféctiologie du choléra, ils s'inoculèrent eux-mêmes du sang et des sécrétions de cholériques. Sans résultats probants. Tous rentrèrent sains et saufs, persuadés que le choléra n'appartenait pas à la catégorie des maladies infectieuses.

Le manque de connaissances sur la maladie favorisa la multiplication des remèdes. Chaque médecin proposa sa méthode, la seule et unique capable de guérir une maladie inguérissable. Dans la presse, les pharmaciens firent de la publicité pour leurs poudres et leurs gouttes magiques, inoffensives pour la santé, dans le meilleur des cas. Certains cordonniers inventèrent des semelles anticholériques,

des tailleurs vantèrent leurs costumes pourvus des mêmes propriétés. On proposa aussi de tirer des coups de canon le long des rues afin d'épurer l'air.

Il est vrai que l'atmosphère à Paris était insupportable. Le 7 avril, les riches prirent la fuite, les moins riches leur emboitant le pas. Le mot du jour fut « sauve qui peut ». Les salles de théâtre et de concert fermaient les unes après les autres et les artistes fuyaient en province, à l'étranger, n'importe où, pour ne pas rester à Paris. Dans certains théâtres toujours ouverts, les rares spectateurs parlaient de froid dans les jambes et de mal de digestion au lieu de regarder les comédiens dans l'atmosphère lourde des vapeurs de chlore exhalées par les vases ouverts disposés dans la salle.

Devant l'immeuble de Chopin, des cortèges funèbres passaient sans cesse, tout au long de la journée, allant par les Grands Boulevards vers le Père-Lachaise, ou par la rue de Montmartre vers le cimetière de Montmartre. Le soir, ils continuaient leur défilé. Une dame patiente en a comptés trois cents jusqu'à l'aube.

Le pire, c'était la nuit, parce que le fléau frappait surtout la nuit, entre minuit et deux heures : Chopin était réveillé par le va-et-vient des médecins, des prêtres portant l'extrême-onction et surtout des corbillards remplacés avec le développement de l'épidémie par des voitures de fortune : des voitures d'artillerie, des affûts de canon, des breaks de chasse, de grands camions appelés « tapissières », terriblement bruyants sur le pavé.

À la fin du mois de mai, l'intensité de l'épidémie faiblit, ce qui fit croire aux optimistes que le fléau était sur sa fin et donna à Chopin de nouveaux espoirs pour ses concerts. Mais le calme ne revint pas dans les rues de Paris. Pendant la rémission de la maladie, des luttes éclatèrent entre les partis politiques brouillés à mort depuis la révolution de 1789 et en pleine effervescence depuis l'avènement de Louis-Philippe. Les monarchistes défendaient le droit légitime au trône du mineur Henri V représenté par sa mère, la duchesse de Berry ; les républicains accusaient Louis-Philippe de trahison des idéaux révolutionnaires et égalitaires ; enfin les bonapartistes minoritaires étaient mécontents de leur sort.

Une révolte éclata le 6 juin à l'occasion des obsèques à Paris du général Lamarque. Les échos en parvinrent jusqu'à Varsovie et suscitèrent les inquiétudes de Nicolas Chopin. De son côté, la duchesse de Berry tenta de soulever Marseille et ensuite la Vendée. Le gouvernement réprimait les mouvements subversifs par la force. On instaura l'état de guerre dans plusieurs départements, on renforça les garnisons. Paris était surveillé par soixante mille hommes armés, ce qui permit aux rues de la capitale de retrouver une certaine diversité d'aspect : désormais, parmi les cortèges funèbres et les corbillards, on voyait des patrouilles de hussards parcourant la ville.

Le choléra frappa de nouveau, avec une nouvelle fureur, et avec lui revinrent des atrocités en tous genres. Le petit peuple parisien, aussi ignorant que les grands hommes de science sur les véritables causes de la propagation de l'épidémie, avait pourtant ses propres idées sur le sujet. Il soupçonnait notamment le gouvernement d'empoisonner les fontaines et les puits afin de faire disparaître les pauvres. Des incidents arrivaient quasi quotidiennement : la populace massacrait des passants suspectés de faits d'empoisonnement. On avait peur de sortir dans la rue. Quoique ces idées puissent paraître extravagantes et bizarres, quoique les faits qui suivent soient barbares et cruels, il y avait quand même un grain de vérité dans ces intuitions populaires.

En effet, l'eau potable à Paris était empoisonnée, non par de mystérieux agents du gouvernement avec leurs poudres sataniques, mais à cause de l'état sanitaire lamentable de la ville. C'est seulement vers 1880 qu'un major de l'armée britannique découvrit la nature hydrique de la propagation du choléra et il faudra encore plusieurs années avant qu'un médecin anglais, le docteur Snow, confirme cette découverte de manière scientifique.

À Paris, il n'y avait pas d'égouts. Devant l'immeuble de Chopin comme ailleurs, on jetait les eaux usées, les ordures et les immondices de toutes sortes directement dans le ruisseau coulant au milieu de la chaussée, ainsi que le contenu des pots de chambre. Par ailleurs, les liquides de putréfaction des cadavres du cimetière du Père-Lachaise se déversaient directement dans les eaux souterraines. Comme il n'y avait pas assez d'aqueducs, on puisait l'eau dans ces lacs souterrains, empoisonnés par les vivants et par les morts. Selon l'expression d'un ingénieur sanitaire, les Parisiens buvaient alors une eau composée de

merde et de charogne. La seule eau propre à la consommation était celle de la Seine, renouvelée constamment par le courant. Après son passage à Paris cette année-là, une touriste anglaise, Mrs Trollope, constate avec amertume et horreur : « La seule chose que les Français paraît-il n'inventeront jamais sont les égouts et les aqueducs ». En effet, depuis plusieurs décennies chaque essai de construction d'aqueducs se heurtait à la résistance désespérée des porteurs d'eau qui défendaient leur métier. Les chiffonniers de leur côté refusaient qu'on touche aux ruisseaux, ces égouts, ces décharges à ciel ouvert où ils trouvaient chaque jour de quoi survivre. Au moment de l'épidémie, le conflit entre l'administration qui essayait d'assainir l'état des choses et les corps de métiers, pour lesquels la saleté était leur raison de vivre et l'eau empoisonnée leur fond de commerce, se transforma en lutte ouverte avec violences, massacres et même barricades.

Le pauvre jeune compositeur venu à Paris pour chercher l'art, la musique, la gloire peut-être, en a assez certains jours. Les légitimistes, les républicains, les bonapartistes, le **juste milieu**, les chiffonniers, les porteurs d'eau, sans oublier les saint-simoniens qui organisent des orgies érotiques défendues à l'époque par la loi, les Russes toujours menaçants à l'égard d'un roi, Louis-Philippe, qui ne veut rien faire pour aider la Pologne bien qu'il parle polonais : trop, c'est trop. Chopin songe à quitter la vieille Europe et à aller chercher fortune dans le Nouveau Monde.

L'Amérique est en vogue à cette époque ; à Paris les lecteurs s'arrachent les romans de James Fenimore Cooper, les juristes et les philosophes avec M. de Tocqueville cherchent dans le Nouveau Monde l'innocence des temps antiques, M. de Chateaubriand chante les vertus de MM. les sauvages et Mmes les sauvagesses habitant les forêts vierges et on représente à New York en cette année 1832 *Il Pirata*, nouvel opéra révolutionnaire de Bellini, apprécié de Chopin. Mais... D'abord, le voyage coûte très cher et Chopin n'a pas d'argent ; ensuite le long et difficile trajet demande beaucoup de forces et Chopin est d'une santé fragile. Arrivé avec difficulté jusqu'à Paris à 421 lieues de Varsovie, comment pourrait-il trouver la force d'aller jusqu'à Paris en Nouvelle-France à 4240 lieues de Paris, capitale de la France ? Il fallait parfois passer trois mois sur l'océan, avant de séjourner plusieurs semaines en rade de New York, parce que les

autorités sanitaires américaines avaient imposé une quarantaine pour tous les passagers arrivant d'un pays d'Europe concerné par l'épidémie. Finalement il ne partira pas en Amérique ; le sort n'a pas voulu qu'il devienne un compositeur américain...

Le choléra dura jusqu'en octobre, la guerre civile quasiment jusqu'en décembre. Bien qu'une paix précaire régnât de nouveau dans la capitale, on ne pouvait pas penser aux concerts. En octobre et novembre, Paris fut déserté par les riches mélomanes. C'était la saison de la chasse et le beau monde se cachait dans ses châteaux en province. Par ailleurs, on observait partout le deuil des proches morts du choléra. Les facteurs politiques ont joué aussi. Les légitimistes se sont défendus d'assister aux fêtes, aux bals et même au concert, car ils avaient pris le deuil à la suite de l'arrestation de la duchesse de Berry. Côté gouvernemental aussi, les fêtes étaient interdites à cause du siège d'Anvers, auquel participaient deux princes de sang. Une duchesse, dame de la cour de la reine Amélie, ne résista pas à la tentation d'organiser un concert chez la comtesse de Merlin en décembre. Elle fut sévèrement admonestée par la reine le lendemain : « Vous n'avez pas de cœur, Madame. Comment, tandis que les balles sifflent au-dessus de la tête de mes fils, vous allez au concert ? ! »

Et pourtant, à l'issue de cette année horrible, à une date incertaine, voire inconnue, Chopin put chanter la joie du triomphe dans cette célèbre lettre écrite à Dominik Dziewanowski, son ami d'enfance : « Je me trouve introduit dans le grand monde, au milieu d'ambassadeurs, de princes, de ministres, (...) les élèves du Conservatoire, (...) ceux de Kalkbrenner (...) me demandent des leçons (...) Je dois donner aujourd'hui cinq leçons (...) ». Des leçons à raison de 20 francs/or – ajoutons – c'est-à-dire 100 francs/or par jour, montant d'une indemnité octroyée par la France pour un mois à un général ou à un député polonais ; il fallait trois mois à un tisserand à Lyon pour gagner cette somme. Du jour au lendemain, Chopin devint l'un des Polonais les plus riches et les plus en vogue à Paris.

Répetons la question : comment cela a-t-il été possible ? Les nombreuses biographies de Chopin expliquent généralement ce fait troublant de trois manières différentes, qui s'excluent l'une l'autre. La première lie la conquête de Paris par Chopin avec la réussite de son concert à la salle Pleyel le 26 février 1832. La deuxième explication

souligne le mérite du prince Valentin Radziwiłł qui a ouvert à son ami le grand monde de Paris. Enfin, selon la troisième, ce sont les concerts de Chopin qui l'ont fait connaître du Tout-Paris.

Pour ce qui concerne le concert donné chez les Pleyel, il s'était plutôt soldé par un désastre. Tout d'abord, il n'y avait pas de salle Pleyel à cette époque-là. Celle qu'on vous montre dans les innombrables guides sur Chopin et dans ses biographies illustrées, c'est une salle de quatre cents places construite en 1855, six ans après la mort du compositeur. En février 1832, il n'y avait que le salon de l'appartement de M. et Mme Pleyel, au 9 de la rue Cadet. L'hôtel Cromot du Bourg est toujours sur place, le même au millimètre près, son salon aussi, chacun peut y aller et voir, si la Commission du Vieux Paris, occupant actuel du lieu l'y autorise. J'y suis allé.

La deuxième explication, la plus répandue, a l'air d'un conte de fée. Un jour, Chopin terrassé, abattu par une série noire d'échecs, par l'insuccès de son concert, le refus du Conservatoire, le manque d'argent etc., rencontre fortuitement sur les Grands Boulevards, le prince Valentin Radziwiłł, une vieille connaissance. Il confie à cette âme sœur ses chagrins, lui fait part de toute sa déception et lui communique sa résolution de partir prochainement pour l'Amérique. Radziwiłł après avoir écouté les lamentations du génie, l'emmène à une soirée chez les Rothschild. Après le dîner, le génie se met au piano, joue, étonne, ravit et en un instant a le Tout-Paris à ses pieds. Cette anecdote très appréciée, corroborée par les Radziwiłł et les Rothschild, et racontée à satiété par une légion de biographes me paraît *a priori* improbable, non pas à cause de son caractère miraculeux, à vrai dire tout à fait possible à l'époque. Mais si je doute de sa véracité, c'est par rapport aux usages et aux relations mondaines du Paris romantique. Les Rothschild récemment arrivés de Francfort n'étaient pas alors ceux qu'ils sont devenus avec le temps : des maîtres d'élégance et de bon goût. Un an avant, sous Charles X, les Rothschild n'étaient pas reçus dans le monde. Avec toute leur richesse, ils portaient très mal leurs habits coupés par le tailleur de la cour d'Angleterre, leur démarche était maladroite, leurs manières communes et pas assez polies, ils n'étaient pas capables d'écrire une lettre présentable, bref, c'étaient les Nucingen de Balzac, qu'on craignait, mais qu'on n'imitait point ; le beau monde de Paris, prêt à suivre les ingénieuses opérations boursières

des Rothschild, ne s'inspirait pas de leur goût artistique en général, musical en particulier. Par ailleurs, j'ai trouvé dans les archives la confirmation de cette invraisemblance. La rencontre de Radziwiłł et la soirée chez les Rothschild qui s'ensuivit, auraient dû se dérouler au plus tôt après le concert chez Pleyel fin février, à l'époque de la dépression de Chopin. Or, Valentin Radziwiłł n'était plus à Paris à cette date-là. Il avait quitté Paris fin janvier, rentrant en Pologne où il était appelé par des affaires de famille urgentes. Dans les archives de la Grande Émigration, j'ai découvert un document indubitable là-dessus. Il s'agit d'une lettre, qui lui avait été adressée fin janvier, puis retournée à l'expéditeur avec cette mention écrite par son beau-frère, le général Kniaziewicz : « Le prince est rentré en Pologne ». Et en janvier Chopin était encore gai et plein d'espoir.

Enfin, la troisième explication du triomphe soudain de Chopin a été donnée par l'historien M. Zamoyski dans les années 1980 et maintes fois reprise par la suite : elle met en avant le travail de Chopin en tant que concertiste et l'effet cumulatif de ses succès. Or, pendant toute cette période entre le concert chez les Pleyel et la date de son triomphe, Chopin n'a participé qu'à un seul concert public au bénéfice des cholériques, organisé par la princesse de Moskova dans la grande salle du Conservatoire, le 20 mai. D'ailleurs, à l'issue de ce concert, il a été, sévèrement critiqué par Fétis pour son toucher trop faible. Quant aux hypothétiques concerts privés qui auraient permis à Frédéric de se faire connaître, comment peut-on supposer leur existence dans une ville ébranlée par les émeutes et la guerre civile, décimée par le choléra, dans des salons fermés, devant un public absent ?

Ces trois explications invalidées, il faut quand même répondre à la question essentielle : quelles sont les circonstances qui ont propulsé l'étoile de Frédéric Chopin au firmament musical de Paris (car il est avéré que son ascension a été à la fois soudaine et brillante) ? Sa lettre de triomphe, injustement négligée, trop superficiellement analysée par les historiens, contient de nombreux indices. Parvenue à nous sans date, cette lettre a été citée pendant des décennies sans aucun lien avec quelque événement concret et réel. « Je me trouve introduit dans le grand monde, au milieu d'ambassadeurs, de princes, de ministres... » écrit Chopin. De quels ambassadeurs, de quels princes, de quels ministres s'agit-il ? On ne le sait pas. On

datait pourtant cette lettre, mais de façon tout à fait fantaisiste : pour le Dr. Opienski, elle remonte à avant les troubles de 1832, pour Guy de Pourtalès, elle est de l'été 1833. Le plus proche de la vérité est sans doute Niecks, un historien anglais qui s'est penché sur ce problème il y a plus de cent ans. Pour l'amour de Chopin, il avait appris le polonais et a établi que la lettre était de la mi-janvier 1833. En effet Chopin mentionne dans sa lettre la mort de la princesse de Vaudémont une semaine auparavant. Or, Niecks a retrouvé l'avis de décès de cette princesse dans *Le Moniteur* du 6 janvier. Pour obtenir une date vraisemblable, il suffisait d'ajouter une semaine. Admirable par son travail de documentation qui fait honneur à l'historien qu'il était, Niecks a cependant omis par inadvertance un fait pourtant évident : on insère une nécrologie après et non au moment de la mort du défunt. La date n'était donc pas exacte, non plus !

Le second indice se réfère à un concert dans une ambassade. « Tu es en possession tout aussitôt d'un grand talent si tu as été entendu à l'Ambassade d'Angleterre ou à celle d'Autriche », écrit Chopin. Après vérification, nous avons pu constater que dans la période précédant immédiatement l'avis de décès de la princesse de Vaudémont, on n'a guère joué à l'ambassade d'Angleterre. Par contre, en ce qui concerne l'ambassade d'Autriche, on peut lire cette mention capitale qu'a notée à la date du 30 décembre 1832, Rudolf Apponyi, neveu de l'ambassadeur, dans le journal qu'il tenait scrupuleusement : « Un concert a eu lieu ce soir chez nous. Les deux grandes galeries étaient comblées (...) ». Et plus loin : « La musique était délicieuse : (...) Kalkbrenner, Liszt, **Chopin** et autres pour la musique instrumentale ».

C'est donc là, à l'ambassade d'Autriche que Chopin a joué, c'est là qu'il est entré dans le milieu des ambassadeurs, des princes et des ministres : précisons qu'il s'agit d'anciens ministres, car le gouvernement de Louis-Philippe ne fréquentait pas ce salon légitimiste. Depuis quelques années déjà, le salon des Apponyi rassemblait exclusivement les mécontents du régime et en premier lieu la haute aristocratie liée à la cour de Charles X, le roi déchu.

Mais à Paris, le salon Apponyi est connu d'abord non pour ses engagements politiques, mais par son activité artistique, culturelle et en particulier musicale, due à la femme de l'ambassadeur. Lucia

de Rautenstrauch, veuve d'un général polonais, après avoir passé à Paris quelques mois dans cette terrible année 1832, apprend aux lecteurs de ses carnets de voyage, que pour paraître comme il faut dans la capitale de France, il est indispensable de connaître certaines expressions spécifiques utilisées dans le monde. Ainsi quand on vous dit : « J'étais à l'ambassade », il s'agit toujours de l'ambassade d'Angleterre ; par contre, si vous êtes invité à l'ambassade d'Autriche, il faut dire : « Je vais chez Mme Apponyi ».

« La divine Teresa » tenait en effet rue Saint-Dominique le meilleur et le plus influent salon musical de Paris. Possédant une excellente culture musicale, cantatrice elle-même et dotée d'une belle voix, Madame l'ambassadrice n'acceptait que de la musique de très haut niveau, exécutée par les meilleurs musiciens. Angelica Catalani chantait souvent chez elle en alternance avec la Malibran, considérée alors comme la meilleure cantatrice en Europe ; un orchestre dirigé par Rossini y exécuta pour la première fois des œuvres de Meyerbeer, avec le concours des chanteurs du Théâtre Italien. Une vingtaine de personnes seulement, authentiquement mélomanes, étaient admises aux concerts du lundi ; « la divine Teresa » n'avait pas hésité à fermer sa porte à l'ambassadrice d'Angleterre, parce que celle-ci parlait pendant les concerts.

Pour un jeune pianiste, se produire à l'ambassade d'Autriche signifiait à peu près la même chose, si l'on peut faire cette comparaison, que donner aujourd'hui un récital à Covent Garden ou au Théâtre des Champs-Élysées. Or, le 30 décembre, un jeune Polonais inconnu accède à cette distinction. Et dans quel cadre, et en quelle compagnie ! Il participe au grand concert du Nouvel An. Le maestro Gioacchino Rossini, le plus célèbre compositeur d'opéra de l'époque, accompagne au piano les meilleurs chanteurs : une basse phénomenale, Antonio Tamburini, Rubini l'un des ténors les plus célèbres de l'époque, Judita Grisi, une mezzo-soprano ravissante.

À l'âge de vingt et un ans Chopin avait déjà été applaudi à Dresde et à Vienne, il avait été qualifié de « génie » à Varsovie et à Stuttgart, cependant pour conquérir Paris, il fallait nécessairement être consacré à Paris. Ce qui ne veut pas dire forcément parmi les Français. Relevons seulement la nationalité des participants à cette réunion parisienne : Kalkbrenner et Hummel sont allemands, Liszt,

hongrois, Chopin, polonais, Rossini, italien comme la majorité des chanteurs du salon de Madame Apponyi, elle-même italienne, femme de l'ambassadeur d'Autriche, qui lui est hongrois. Dans le plus influent et le plus select salon musical de Paris, dans ce public cosmopolite blasé et exigeant, entouré de célébrités artistiques, traité à égalité avec Liszt et Kalkbrenner, deux sommités pianistiques de l'époque, Chopin est reconnu et mis au rang des plus brillantes personnalités musicales de son temps. Sa musique étonne et ravit. Ses notes paraissent d'autant plus belles qu'elles résonnent dans le silence, au-dessus d'un champ de bataille déserté. Après le bruit des armes à feu et les enterrements des victimes du choléra, elles apportent douceur et apaisement.

Dans le salon de Mme Apponyi, comme aujourd'hui à Covent Garden, on ne présentait pas de débutants. On avait sûrement besoin d'une recommandation puissante et autorisée pour que l'ambassadrice d'Autriche admette l'apparition parmi les célébrités de son concert du Nouvel An un jeune musicien polonais totalement inconnu. Liszt, compatriote de l'ambassadeur et ami de la maison, a certainement émis une opinion enthousiaste sur Chopin dont la musique l'avait ravi dès le premier instant. Cependant Chopin garde le silence sur Liszt, de même qu'il ne mentionne pas non plus les Rothschild. La seule personne qu'il nomme (il l'appelle sa protectrice) est la princesse de Vaudémont : « Tu joues mieux si la princesse de Vaudémont, la dernière des Montmorency t'a protégé » écrit-il dans sa lettre. Ce nom de Vaudémont, omis et négligé par les biographes de Frédéric, devait par contre éveiller chez son père, Nicolas Chopin, les souvenirs encore vivants de son enfance lorraine. Il pouvait lire ce nom presque chaque jour, gravé sur l'épithaphe du curé Charrette, chanoine de Vaudémont, fondateur au XVI^e siècle de l'église de Marainville, village natal de Nicolas, où par ailleurs il n'y avait pas grand-chose à lire. Marainville, situé juste au pied de la colline de Sion-Vaudémont, la « colline inspirée » exaltée par Maurice Barrès, faisait partie du doyenné de Vaudémont et dépendait du fief des Vaudémont, famille régnant sur la Lorraine. C'est seulement dans les années trente du XVIII^e siècle que le dernier des Vaudémont, duc de Lorraine, a cédé son duché au roi de Pologne Stanislas Leszczyński, si profondément inscrit dans la mémoire des Lorrains. Par ailleurs, une Vaudémont fut jadis reine de Pologne en

tant que femme d'Henri III de Valois, roi de Pologne et plus tard de France.

Avant de partir en Pologne à l'âge de dix-sept ans, Nicolas Chopin avait passé son enfance dans un milieu polonais, car le comté de Marainville avait été acheté par un Polonais, le comte Pac, alors que Nicolas n'avait que dix ans. Cependant, avant même l'installation du comte Pac, le château de Marainville était déjà rempli de Polonais composant l'entourage du propriétaire précédent, le comte de Routant, chambellan du roi Stanislas. Mais c'est une autre histoire.

La princesse de Vaudémont, protectrice de Chopin, jouissait d'une position considérable à la cour de France. Par le mariage du duc de Lorraine avec l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse, elle était devenue nièce de Marie-Antoinette (de Lorraine) et tante de Joseph II ; mais elle était aussi apparentée aux Bourbon par les Montmorency et donc proche parente de toutes les têtes régnantes d'Europe. Pendant les réceptions officielles aux Tuileries, elle prenait place à la droite de la reine Amélie. Aux yeux de ses contemporains, la princesse de Vaudémont était une personne exceptionnelle par son sens de la charité, par son aide aux jeunes artistes, par sa haute intelligence. Ce fut la seule personne dont le vieux Talleyrand, son grand ami, pleura la mort. A-t-elle protégé Chopin ? Est-ce seulement parce qu'elle admirait sa musique qu'elle l'a introduit chez les Apponyi, dont elle était l'une des habitués les plus assidues ? Peut-être les origines lorraines du jeune musicien polonais ont-elles joué un certain rôle, étant donné qu'il provenait en ligne droite « de son pays » – le comté de Vaudémont ? Personne ne le sait. Mais il est permis d'admettre cette hypothèse dans cette époque romantique qui venait d'inventer le patriotisme local et le paraît de toutes les vertus.

De l'avis général, le concert du Nouvel An chez les Apponyi fut une grande réussite. Une triste nouvelle cependant vint troubler la fête, à savoir l'indisposition de la princesse de Vaudémont, qui prit un caractère de gravité tel que les médecins perdirent presque tout espoir de la sauver. Le soir même, le docteur Bennati, appelé en consultation, dit à Rodolphe Apponyi : « qu'au fond elle était déjà morte » ce qui fut confirmé le lendemain. C'est donc pendant le concert que Chopin apprit l'agonie de sa protectrice et non par l'avis de décès inséré dans la presse ; d'où il ressort que sa lettre écrite le 5 ou

le 7 janvier 1833 au plus tard ne se rapporte qu'à un seul événement. Il y est question d'un concert chez les Apponyi. Celui-là même qui a marqué le début de sa grande carrière parisienne, bientôt mondiale, le soir du 30 décembre 1832. Il ne pense plus à aller en Amérique ; ce sont au contraire les élèves de l'autre côté d'océan qui arrivent à lui. Quant au chiroplaste, c'est Liszt qui d'un mot cinglant, « guide-âne », a tué ce fond de commerce de Kalkbrenner.

On a souvent reproché à Chopin de préférer les salons. Mickiewicz lui faisait des reproches : « Tu chatouilles les nerfs des aristocrates au lieu d'entraîner les foules ! ». À ceux qui l'accusaient de snobisme et de calcul, Chopin répondait en alléguant une espèce d'agoraphobie. Durant toute sa vie à Paris, il n'a donné que cinq ou six concerts dans de grandes salles, ce que Liszt faisait en une semaine à certaines époques de sa vie. Cependant, comme dans plusieurs autres cas, Chopin cachait la vérité : il n'a oublié jamais ses échecs dans les salles de grandes dimensions, dus aux défaillances de son toucher. Mais, ce qui avait été une malédiction dans la salle du Conservatoire de mille places ou bien au Körtnertheater à Vienne suscitait le ravissement dans les salons. De près, on ne pouvait manquer de remarquer son élégance exquise, ses manières aristocratiques, sa distinction. Mais, surtout, dans un espace réduit, de près, sur un piano peu sonore, les auditeurs pouvaient saisir chaque nuance de son « jeu silencieux », comme il le disait lui-même, un jeu dont Liszt comparait la subtilité « à la senteur de la verveine » ou à la « sonorité d'un harmonica de verre ». Il arrivait que dans ces moments rares et intenses, les auditeurs puissent pénétrer l'essence de son art, que Chopin résumait d'un mot énigmatique, « ŻAL », mot qui évoque un état ou un sentiment fait de nostalgie et de regret, de plainte et de lamentation, de rancune et encore de quelque chose d'autre, quelque chose d'indéfinissable qu'on ne peut saisir qu'en écoutant sa musique.